

une escarmouche à propos de politique; c'est assez inattendu, n'est-ce pas?

En déjeunant, mon mari me conte, entre autres choses, que le député de notre arrondissement vient de mourir.

—Alors, observai-je, vous allez avoir à voter?

—Moi? fait Landry d'un air détaché; jamais de la vie, par exemple!

—Vous aurez tort, répliquai-je gravement; un bon citoyen doit remplir son devoir!

Il a éclaté de rire:

—Ah! c'est superbe!... les devoirs du citoyen, les droits de l'homme, les immortels principes! Vieilles lunes que tout cela, ma chère! Ces principes sacrés n'ont jamais mis un peu de beurre sur mon pain!

Persuadée que j'avais raison, je continuai:

—Il faut s'élever au-dessus de l'intérêt personnel; cette indifférence des gens instruits permet aux autres de devenir les plus forts. Voyez, ceux qui représentent les minorités exaltées votent toujours, eux, et votre abstention leur est un appoint.

Landry a baillé en déclarant d'un ton dégagé:

—Bah! ça durera bien autant que nous! A quoi bon se tracasser? Un député ou un autre, ils se valent! D'ailleurs, je ne vois pas de candidat à mon goût!

—Qu'importe? répliquai-je; on vote plus souvent *contre* quelqu'un que *pour* quelqu'un. Empêcher le pire d'arriver, c'est l'essentiel!

Alors, Landry s'est écrié:

—Non! mais là, vraiment, de quoi vous occupez-vous? Contentez-vous donc d'être charmante! Oh! ces femmes intelligentes! c'est terrible!

Moi, tu le sais, je suis brave, et peu m'importe de me faire mal venir en parlant, si je sens que je dois parler. J'ai donc répliqué:

—Je ne veux pas vous importuner, mais je tiens à vous dire cela: la femme a une mission qu'on néglige trop souvent: c'est de rappeler son devoir à l'homme, quand il l'oublie. Il me serait douloureux de constater que mon mari n'aime pas son pays...

Alors, il s'est rebiffé:

—De quoi vous mêlez-vous? Vous ergotez en parlant de ces choses dont vous faites une affaire sentimentale, assimilable seulement à toutes vos idées romanesques... En quoi vous y connaissez-vous?

—Tout autant que vous-même, ripostai-je, piquée au vif. Les femmes, vous avez beau dire, ont sur les hommes une grande influence. Le cœur féminin vibre souvent plus que celui de l'homme...

—Parbleu! vous vous emballez si facilement! a dit mon mari d'un ton quelque peu méprisant.

—Remerciez donc le ciel, quand c'est pour des causes aussi recommandables que celles qui nous fait discuter! ai-je opiné avec fierté. La religion, la patrie, la famille... Plaise à Dieu que les femmes s'en occupent beaucoup!

Landry semblait vexé, sentant son tort et ne voulant pas l'avouer. Il cherchait évidemment quelque chose de désagréable à me décocher et trouva ceci:

—Oh! je sais que chez vous, on est très *co-cardier*!

—Certes! m'écriai-je avec élan: dans ma famille, le patriotisme est une religion qui marche avec l'autre, d'ailleurs... Cela n'empêche pas d'aimer à rire, ni de goûter l'esprit; mais, nous nous défions du dilettantisme, qui n'est, le plus souvent, qu'une manière élégante de se soustraire à ses devoirs!

Emue, je me levai, ne voulant pas éterniser cette querelle, qui m'a fort affligée. Landry a fait: ouf! et m'a quittée en donnant des signes évidents d'impatience.

Tu le vois, la communion des idées nous manque, et c'est un grand malheur. On peut être très différents et s'entendre à merveille lorsque, sur certains points essentiels, on pense à l'unisson...

Je ne puis te dire à quel degré cette discussion m'a désolée.

Rassure-toi. Landry ne voit jamais tes lettres. Il a refusé de les lire dès les premiers jours.

—A quoi bon? m'a-t-il dit; si cette amie sait que je la lis, elle ne vous dira plus rien d'intéressant.

Parle-moi donc comme je fais, ma bonne amie, à cœur ouvert.

XIII

Il me semble, ma pauvre Hélène, que si mes lettres tombaient entre les mains d'un inconnu, il penserait:

—Je vois cela! cette petite dame est une simple pécore! elle est exigeante, susceptible et autoritaire, et, par-dessus tout, incapable de comprendre une nature supérieure comme celle de son mari.

Eh bien non! mille fois non! Je sais que je suis bonne, très bonne. Je le sens à ma sensibilité, à la faculté que j'ai de vibrer, de ressentir profondément et vite, et de compatir aux douleurs des autres au point d'en souffrir moi-même.

Et, tiens, je t'écris ceci encore toute émue de ce qui s'est passé ces jours derniers.

Tu connais Henriette, ma cousine germaine. Tu sais qu'elle a un petit garçon de six ans et un autre de deux ans. Eh bien! ce pauvre petit, le bébé, vient de mourir. Il était souffrant depuis quelques jours; j'avais encore été la veille prendre de ses nouvelles, quand je reçus une dépêche m'annonçant sa mort. Une ménagère l'avait enlevé en quelques heures.

Mon mari était parti, comme de coutume, pour l'atelier, ayant un tableau du matin et un tableau de l'après-midi.

Immédiatement, je cours chez Henriette. Je trouve des parents fous de douleur, et dans son berceau, tout blanc, tout calme, le petit mort, dont le visage a pris une gravité extraordinaire en exhalant sa petite âme toute neuve.

Très bouleversée, je rentre à la maison pour le déjeuner. J'apprends la nouvelle à mon mari. Il me répond:

—Ah!

Surprise, j'attends sans mot dire qu'il manifeste quelque sentiment.